

Du rôle des oeuvres de fiction dans la formation personnelle du jeune lecteur

André Mareuil

Number 45, March 1982

Enseigner la littérature

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57041ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mareuil, A. (1982). Du rôle des oeuvres de fiction dans la formation personnelle du jeune lecteur. *Québec français*, (45), 58–60.

Du rôle des oeuvres de fiction dans la formation personnelle du jeune lecteur

par andré mareuil

Depuis une dizaine d'années, on assiste à une éclosion de réflexions et d'initiatives qui attestent un tournant de la pédagogie du français. Parmi les lignes de force de ce renouvellement, j'en soulignerai trois: l'accent mis sur la langue comme moyen de communication, l'importance de la pratique de la lecture, enfin l'affirmation que la langue constitue «un moyen privilégié par lequel une collectivité se révèle et s'exprime.»

Un équilibre à établir entre les types de textes

Le présent article se propose, à propos d'une catégorie de textes, les textes de fiction, d'examiner leur importance pour la formation de la personnalité du jeune lecteur.

Il me semble en effet qu'il y a un équilibre à établir entre les diverses catégories de textes (les «types de discours» des programmes). L'ancienne pédagogie (pensons aux Collèges classiques) ne concevait pas de formation humaniste sans recours aux Grecs, aux Latins, aux grands auteurs français. Tout à l'opposé, on entend certains scientifiques dire leur mépris de cette formation-là. Sans aller si loin, beaucoup d'esprits, à notre époque, affirment que les textes à mettre au premier rang, ce sont les textes documentaires qui renseignent sur les réalités du monde et l'évolution de la science. Selon eux, les textes de fiction seraient à reléguer aux moments de loisir passif, presque au rang de plaisirs cachés et quelque peu indignes.

Qu'on me comprenne bien. J'ai parlé d'équilibre à retrouver, non d'exclusive à prononcer. Qu'on ne me taxe pas d'hostilité envers le genre documentaire: dans plusieurs autres articles et diverses publications, j'ai essayé de montrer pourquoi et comment initier les élèves aux techniques de la documentation, sans lesquelles ils ne pourraient faire face aux tâches qui les attendent dans un monde en mutation rapide. Mon propos présent n'est pas d'esquisser ce que pourrait être cet équilibre. Il est, pour l'heure, de dégager le rôle des textes de fiction.

Usage des oeuvres de fiction: la pente vers le facile

Remarque de départ: malgré l'importance qu'accorde notre temps à l'information de type technique ou de type journalistique, la fiction se porte bien, j'allais dire trop bien, car elle n'est pas toujours de qualité. Dans les programmes télévisés, les heures de grande écoute offrent une prolifération de «romans» à vous lasser du genre; les histoires policières ou de science-fiction se répètent à satiété. Il en est de même dans le domaine du livre. On veut connaître davantage, mais surtout on veut se distraire, s'évader. Et si le «nouveau roman» se fait intellectualiste, si tant d'auteurs ne parviennent à écrire que de façon illisible, une réaction se produit: le public va vers des oeuvres plus accessibles: du roman-photo à la B.D. ou au roman populaire.

En littérature enfantine, les éditeurs ont cru devoir répondre à une demande de merveilleux en multipliant les publications de contes et de récits de magie le

Les fonctions de la langue écrite en font un instrument prodigieux de communication et de culture (...) Du manuel de bricolage à l'essai philosophique, de l'histoire aux oeuvres de fiction, il y a là un médium culturel qui vaut au lecteur une qualité de vie supérieure. Et que dire de la puissance de l'auteur, de son rayonnement qui défie le temps et l'espace!

Programme de français
(primaire), 1979, p. 21).

plus souvent hâtivement fabriqués. Tout auteur, même débutant, s'estime en mesure d'«écrire des contes pour enfants», alors que le genre comporte des règles de structure et un niveau d'écriture soutenu.

L'existence de cette «littérature facile» atteste cependant un besoin, une nécessité que je qualifierais volontiers de biologiques, de vitaux: l'être humain ne peut se passer d'une part de rêve, d'imaginaire. Ce besoin-là, chacun va le satisfaire à sa façon: par le roman-feuilleton télévisé, par des films à sensation, par des fascicules de B.D., mais aussi par des oeuvres plus exigeantes.

Loin de moi l'idée qu'on doive considérer avec condescendance les oeuvres à grosses ficelles: car il faudra repartir de là. Ce que je voudrais affirmer, c'est ceci: il faudrait que l'école, à tous les niveaux, offre aux jeunes des occasions de découvertes littéraires et qu'elle les mette en mesure, plus tard, de choisir. Il en est des «niveaux de lecture» comme des «niveaux de langue»: à chaque niveau son moment, son emploi spécifique. Mais on constate que certains individus, du fait de leur formation, ne peuvent sortir de codes linguistiques restreints et de lectures faciles. D'autres, au contraire, passent avec aisance d'un registre à un autre. C'est vers cette aptitude-là qu'il faudrait tendre.

Professeur à l'Université de Sherbrooke, André MAREUIL a écrit trois ouvrages sur l'usage des livres par les jeunes: *Littérature et jeunesse d'aujourd'hui* (Flammarion, 1971), *Le livre et la construction de la personnalité de l'enfant* (Casterman, 1977), *L'enseignement du français à l'ère des media* (P.U.F., 1978).

Contes, romans, récits : moyens de formation de la personnalité

Un théâtre intérieur

Toute personnalité et toute société sont conflictuelles : nous devrions savoir cela depuis longtemps... Les plus vieux récits bibliques nous montrent l'exemple d'une rivalité fraternelle poussée au dernier degré (et Caïn va jusqu'au meurtre!). Les légendes grecques sont pleines de drames familiaux. À travers les siècles, la littérature de nos jours le film, en sont pleins aussi. On se dispute entre frères, entre parents et enfants, entre époux, entre parents et grands-parents, entre voisins, entre ethnies, entre nations. La science-fiction nous promet même des guerres entre les mondes.

Tout cela est normal, en donnant au mot « norme » son sens statistique (ce qui revient dans la généralité des cas), et c'est même nécessaire sans doute. Peut-être touchons-nous là au meilleur enseignement des psychanalystes. Il n'en reste pas moins que le jeune doit apprendre à vivre avec ses semblables, à se réaliser au milieu de contraintes.

Pour la formation de la personne en vue de la maîtrise de soi, pour l'éducation de sa sociabilité, chaque jeune a donc des découvertes à faire, des expériences

à vivre. Et ici apparaît le rôle considérable de la lecture.

Le livre a ce pouvoir extraordinaire de faire vivre à chaque jeune lecteur des problèmes affectifs analogues aux siens ou à ceux qu'il vivra bientôt: c'est le phénomène de l'identification. Le lecteur se met à la place du héros dont il suit les aventures. Il est le petit lièvre qui sait échapper aux dangers, il est Zorro, il est Tintin, il est Astérix, il est l'explorateur en route vers des terres nouvelles... Dans son livre intitulé *Les Mots*, Jean-Paul Sartre a décrit admirablement cette vie double que mène tout enfant, et souligné le rôle de l'imaginaire comme moteur de l'action future et source de connaissance. Plus tard, chez l'adulte qui a continué à commercer avec les livres, la lecture fait vivre à l'intérieur de soi une sorte de drame : « théâtre intérieur » dit une psychologue, Colette Chiland, sur lequel les personnages interviennent et jouent des rôles fantasmatiques.

Apprendre à faire face

Dans ces explorations, l'enfant, sans le savoir, va faire des découvertes très importantes.

Ses héros vivent eux-mêmes des conflits et parviennent à s'en sortir. Prenons un conte très simple, très connu, *Hansel et Gretel*. Nous y voyons deux enfants rejetés (par la misère) hors

du cadre familial. Ils s'en vont, seuls, dans une forêt : et l'on a ici l'image d'une évasion dont rêvent tous les enfants. Mais, perdus, ils vont être victimes d'une sorcière, et il leur faudra du courage, bien de l'ingéniosité, pour se tirer d'affaire : mais ils y parviendront SEULS.

Précieuses expériences, que celles de l'adversité, de l'angoisse disent même les psychanalystes... Dans nos sociétés occidentales, l'enfant est trop protégé : jusqu'à devenir le petit roi d'une « civilisation presse-boutons » où il suffit d'ouvrir la porte du réfrigérateur pour pouvoir se rassasier, de demander pour obtenir les cadeaux qu'on désire, de refuser pour que les parents cèdent... Dans les livres, le jeune lecteur va apprendre qu'il existe des héros qui sont en danger et qui souffrent. Il va partager leurs épreuves, leurs travaux pénibles, leurs humiliations. Pourquoi le livre de Marc Twain, *Huckleberry Finn*, était-il lu naguère par tant de jeunes Américains ? Je ne sais ce qui en est aujourd'hui, à notre « époque Goldorak ». Parce qu'ils y trouvaient un héros placé dans une situation extrême (orphelin de mère, victime d'un père brutal) et qui s'enfuit : connaissant la misère, les coups, la prison... jusqu'à devenir un homme accompli.

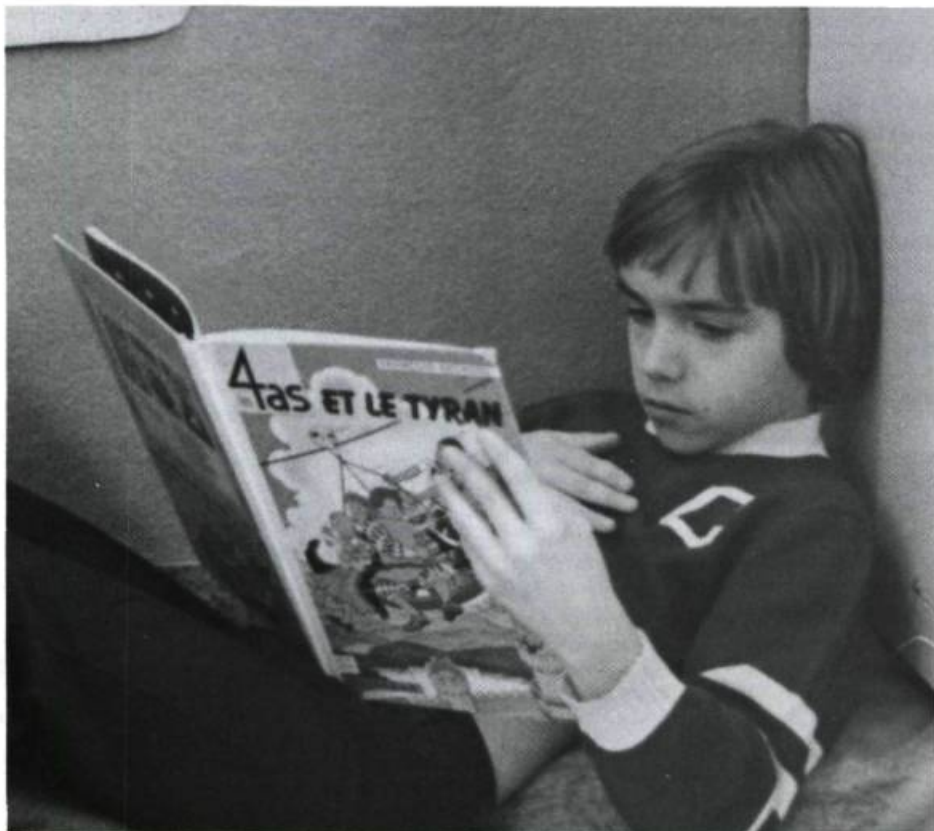
Les livres de dépassement de soi

Nos sociétés permissives se refusent à toute censure. Il en résulte, notamment dans les émissions télévisées, une place démesurée, insensée, accordée à la violence, à la transgression de ce que l'on dénomme ironiquement les « tabous ». Cela est bien connu, a même été quantifié ! Des voix osent enfin affirmer que ce déferlement n'est pas sans dommages pour les personnalités les moins structurées, les plus influençables.

Rappelons-nous l'une des grandes leçons de Freinet : il ne s'accommodait pas, en ce domaine, de la passivité des familles et de l'école. « L'école a sous-estimé, méconnu, négligé les vraies forces qui, en l'enfant, vont vers la culture et la vie. »

D'où l'intérêt majeur, notamment à l'âge de l'adolescence, des romans qui mettent en scène des personnages capables, par victoire sur soi, d'aller toujours plus loin. L'œuvre de Jules Verne en est une constante illustration : et elle a suscité combien de vocations ! Le petit-fils de l'écrivain me racontait un jour que lorsque le sous-marin américain *Nautilus* réussit à aller au pôle Nord, l'équipage lui envoya une médaille d'or commémorative : hommage au génial visionnaire.

À ce courant, il convient évidemment de rattacher les témoignages de héros bien réels : marins, alpinistes, spéléologues, explorateurs de l'espace... Il faut



souhaiter que les bibliothèques fassent large place à ce genre de la biographie authentique.

Le thème de la rencontre

Autre exploration possible grâce aux livres, celle des dimensions de l'amour humain. Sous des dehors parfois frustes et sous leurs costumes de genre « unisexe », jeunes gens et jeunes filles gardent leur sensibilité et ils doivent pouvoir trouver des livres qui parlent de ces thèmes. Qu'on songe au succès persistant du genre de « roman-photo », au triomphe universel de films comme *Love story*...

Même très jeunes, les enfants sont ravis par ces histoires d'amour. *L'Oiseau bleu, la Belle et la bête, Cendrillon, Blancheneige* les enchantent, comme s'il y avait déjà en eux une attente, une prémonition. (Walt Disney, cinéaste de talent, commerçant très avisé, avait fort bien compris l'importance de cette veine!) À l'adolescence, ce besoin se précise, évidemment: mais les jeunes trouveront-ils facilement dans nos bibliothèques ces livres qui peupleraient leurs rêves? Et ils y apprendraient au surplus que la sexualité humaine ne trouve sa dimension réelle que dans l'union des sentiments, le respect de l'autre. Un roman, assez tragique, de Christiane Rochefort, *Les petits enfants du siècle*, illustre cette vérité. On y voit une toute jeune fille, à la périphérie d'une grande ville, céder à toutes sortes d'explorations sexuelles et en venir au dégoût de la condition humaine... jusqu'au jour où elle sera sauvée par l'amour d'un garçon de son âge. (On aura compris que cette œuvre n'est citée ici que pour les éducateurs. Sa dureté, sa crudité empêcheront de la faire lire à des jeunes.)

Les œuvres d'appartenance

Chemin faisant, le jeune lecteur découvrirait aussi des œuvres qui lui feraient prendre conscience de son appartenance à une communauté, qui a son passé, ses valeurs, son avenir. « Ces valeurs sont plus spécifiquement exprimées dans les œuvres littéraires » disent justement les Programmes.

Mais alors, quelles œuvres faire lire aux élèves?

La tendance actuelle ne s'accommode plus de projets littéraires contraignants, avec des auteurs imposés. Les Programmes ne fournissent ni titres, ni auteurs, ni collections. Le guide pédagogique secondaire, un peu moins réticent, cite tout de même des noms d'auteurs: conteurs, romanciers, poètes

(québécois ou étrangers). Ces suggestions auraient gagné à être beaucoup plus précises, avec des résumés analytiques d'œuvres, de façon à guider les choix des élèves et des professeurs. Ce travail reste à faire, d'urgence.

Ce qui est à redouter, ce sont en effet les redites autant que les oublis. « Tel élève qui avait lu *Agaguk* en Secondaire II se l'est vu proposer en Secondaire III et imposer en Secondaire IV », relate Raymond Hould. Je renvoie volontiers à son intéressant travail sur le *Développement des habitudes de lecture au Secondaire* (S.G.M.E., éditeur): il y conseille pour sa part l'établissement de « parcours individuels de lecture ». Je serais volontiers plus dirigiste, en proposant pour chaque niveau, de Primaire 1 à Secondaire V, des œuvres accessibles à chaque âge, entre lesquelles toute classe pourrait faire des choix.

Pour donner envie de lire, rien de tel, me semble-t-il, que des propositions tentantes. (Voyez comment procèdent les bulletins publicitaires des grandes maisons d'édition.) C'était, jadis, l'un des rôles des morceaux choisis du primaire, des anthologies au secondaire: formules bien trop radicalement condamnées aujourd'hui. Si les élèves pouvaient disposer de fichiers leur proposant, pour chaque âge, des dizaines de possibilités, n'aurait-on pas fait un grand pas?

Je ne parlerai pas des techniques pédagogiques de découverte des œuvres (techniques au pluriel, car il faut redouter de privilégier un modèle). Mais je voudrais souligner deux points qui me paraissent très importants.

S'ingénier à sauvegarder la possibilité de lectures libres

À grand renfort de techniques d'approche, tous les programmes du monde disent comment inventorier le contenu d'un texte, d'une œuvre. C'est oublier qu'il y a d'autres types de lecture que la lecture de compréhension et d'analyse:

- *La lecture d'exploration superficielle*: (j'emploie à dessein un adjectif presque péjoratif): celle qui consiste à lire « en diagonale », à toute vitesse, en commençant n'importe où. Roland Barthes a écrit là-dessus des pages superbes. Il me semble qu'elle révèle (à la fois!) les mauvais et les excellents lecteurs, les lecteurs vrais. En tout cas, à notre époque, elle est une nécessité: la moindre bibliothèque d'école secondaire exigerait de chacun des élèves 200 ou 300 années de lecture si l'on entreprenait de l'utiliser exhaustivement.
- *La lecture-effusion*: comment la dénommer encore? *lecture secrète, lecture solitaire*... Elle me semble à

conseiller absolument aussi. C'est celle des poèmes que l'on conserve et que l'on retrouve, celle de pages qui sont un secours. Les programmes doivent en parler pour que les professeurs l'encouragent, en sachant bien qu'elle ne doit pas faire l'objet de travail scolaire, ni même peut-être apparaître en classe.

Pour stimuler ces types de lecture, ce serait aux professeurs, aux bibliothécaires, aux directeurs et directrices, d'imaginer des modes d'accès très libéraux à la bibliothèque.

Recourir bien davantage aux grandes œuvres télévisées et filmées

En lisant ce sous-titre, peut-être va-t-on m'accuser d'élargir exagérément le champ d'intérêt de la classe de français... Mais, *de nos jours*, un professeur de français (c'est-à-dire un professeur de lecture du réel, un professeur de langue, ce qui est la même chose) peut-il se désintéresser des grandes œuvres qui nous présentent des personnages inoubliables, des reconstitutions historiques ou sociales qui nous frappent?... Oublie-t-on que, plus encore que le livre, le film nous livre les contradictions du temps présent, les mythologies qui nous habitent, les idéologies qui nous enserrant?

Il y a, au pays même, des œuvres qui doivent devenir des classiques. J'ai vu des classes très jeunes se passionner déjà pour des documentaires comme *Tuktu ou Vogue à la mer* (de l'O.N.F.). Un élève devrait-il achever son cycle secondaire sans avoir vu *Mon oncle Antoine* ou *Kamouraska* et autres grandes œuvres d'ici? Mais il y a aussi vingt chefs-d'œuvre étrangers, des *Temps Modernes* à *La Flûte enchantée*... L'accès à des œuvres illustres — *l'Odyssée, l'Enéide, Shakespeare, Les Misérables, Guerre et Paix* n'est peut-être plus possible aujourd'hui que par l'intermédiaire de bandes-vidéo. Dans quelles caves dorment-elles, pour l'heure?

Sera-t-on surpris de lire que ce vœu figurait déjà dans le *Rapport Parent*?

767. Notre système scolaire manquerait à sa mission, croyons-nous, s'il négligeait de donner à la jeunesse une éducation cinématographique. Cette formation et cette culture sont devenues indispensables à notre époque (...)

Et, à la page suivante, une recommandation proposait d'organiser une Cinémathèque centrale qui mettrait « à la disposition des écoles les principales œuvres du cinéma mondial ».

Vœux oubliés... Mais là aussi, quelle prescience de l'avenir dans le *Rapport Parent*! ■